

A close-up, high-contrast portrait of a young woman with dark, curly hair. Her face is the central focus, with soft lighting highlighting her skin texture and features. She has a contemplative expression, looking slightly off-camera. The background is a dark, neutral grey.

Laure de Rivières

La
belle
famille

Roman

Flammarion

Laure de Rivières

La belle famille

« Quand j'ai répondu à cette petite annonce, et Dieu sait qu'à cette époque j'aurais pris n'importe quoi, je n'aurais jamais pu imaginer ce qui allait m'arriver. D'ailleurs, personne n'aurait pu s'en douter. Et je ne sais pas si quelqu'un aurait pu m'en protéger. »

Manon a 20 ans quand elle rencontre l'homme qui va changer le cours de sa vie. Charmeur et sûr de lui, ce catholique intégriste et père de cinq enfants révèle peu à peu son caractère trouble et dangereux. En fonçant tête baissée dans l'obscurité d'une famille et d'un monde qui lui sont étrangers, Manon s'engage sur un chemin chaotique dont personne ne sortira indemne.

Inspiré d'une histoire vraie, ce roman nous est raconté à la fois par Manon, jeune étudiante indépendante et affranchie, ainsi que par tous les protagonistes, chacun ayant un regard et un jugement différents.

Qui est cette femme capable d'abnégation, de bonté mais aussi de vraie liberté ?

Flammarion

La Belle Famille

DU MÊME AUTEUR

Nage libre, recueil de nouvelles, éditions Thot, 2018.

Laure de Rivières

La Belle Famille

roman

Flammarion

À Manon.

« La femme a une puissance singulière
qui se compose de la réalité de la force
et de l'apparence de la faiblesse. »

Victor HUGO

Chapitre 1

MANON JACKSON, été 2013

Quand j'ai répondu à cette petite annonce, et Dieu sait qu'à cette époque j'aurais pris n'importe quoi, je n'aurais jamais pu imaginer ce qui allait m'arriver.

D'ailleurs, personne n'aurait pu s'en douter.

Et je ne sais pas si quelqu'un aurait pu m'en protéger.

Chapitre 2

MANON JACKSON, novembre 2002

Le cours de compta s'éternisait une fois de plus. Ce prof ne nous faisait jamais sortir à l'heure. Résultat, la moitié de l'amphi séchait, Anouk la première, et tous les copains se retrouvaient place de la Cathédrale pour boire des bières et critiquer les polards qui, comme moi, restaient sagement en cours.

J'aurais évidemment préféré traîner avec eux, mais ce n'est pas trop comme si j'avais le choix. L'école avait déjà été sympa de m'accepter malgré mes notes pathétiques, et j'avais dû leur écrire une lettre de motivation bien tournée pour leur expliquer que je m'assurais entièrement, y compris financièrement, et vivais seule depuis mes seize ans, et que c'était la raison pour laquelle je sollicitais un peu de leur « infinie clémence ». Bla-bla-bla...

Honnêtement, depuis mon installation, je galérais pas mal niveau thunes. Strasbourg, c'est quand même bien la zone niveau emploi, faut dire ce qui est, et pas tout à fait l'eldorado promis en termes de petits boulots. Du coup, depuis quelque temps, et en attendant de commencer mon année en alternance, je prenais tout ce qui passait. Je m'étais même inscrite dans

une agence de baby-sitting en désespoir de cause. À bac + 3, ce n'était quand même pas la gloire, mais bon...

À la sortie du cours, Jérémy m'attendait dans le hall, ses écouteurs dans les oreilles, super sexy dans son nouveau blouson en cuir. On s'est embrassés, il m'a un peu pelotée, et on s'est dirigés vers la cafétéria. À ce moment-là, mon téléphone a bipé.

« Baby-sitting à 17 heures précises
chez M. Leprince. Cinq enfants. Merci
de confirmer immédiatement. »

J'ai regardé Jérémy, et il a tout de suite vu dans mes yeux que j'allais le planter pour ce soir.

« Je te jure que demain, je dis non à tout, même si on me propose le job de mes rêves, promis !

— Demain, il y a le match de ton père à Dijon, évidemment que tu ne vas pas me planter, il a grommelé. Il joue sa saison sur cette rencontre, j' imagine bien qu'on sera aux premières loges avec toute ta famille. Et accessoirement, t'as besoin que je t'y emmène...

— Exactement, j'ai répondu en minaudant. On prend ta voiture juste après les cours, et on file. Trois petites heures de route, rien que nous deux... »

Je l'ai embrassé : « Allez, sois cool, j'en ai besoin, ne fais pas la tête... » Il a remis sa mèche d'un air désapprobateur : « T'es vraiment chiante, tu sais ! Tu m'envoies un message dès que tu es rentrée ce soir, je verrai si je me pointe... » et je suis partie aussitôt.

Les Leprince habitaient une grande maison en pierre de taille dans le quartier chic de la ville, avec de la glycine qui recouvrait tous les murs et plein de volets à persiennes peints en gris. Le petit portail blanc

en bois était ouvert, un Espace garé devant la porte du garage et, à côté, une voiture de sport décapotable rutilante, et une quantité incroyable de vélos jetés en vrac au pied du perron. Il devait bien y en avoir une dizaine, de toutes les tailles et pour tous les âges, du tricycle au VTT. J'ai posé ma mob comme j'ai pu contre le mur, monté les marches du perron et sonné. Après une minute, comme je n'entendais aucun bruit, j'ai revérifié l'adresse sur mon téléphone, sonné à nouveau et, comme j'étais bien au bon endroit, j'ai ouvert la porte. Je me suis aventurée dans le hall en m'annonçant pour ne prendre personne par surprise.

« Bonjour... C'est la baby-sitter, il y a quelqu'un ? »

Pas de réponse, alors j'ai avancé prudemment un peu plus loin, et passé une tête dans la pièce de gauche.

C'est la première fois que je les ai vus. Je n'oublierai jamais cette image.

Ils étaient tous à genoux, en cercle sur le tapis du salon, et se tenaient les mains, la tête baissée, le père, la mère et les cinq enfants.

« Seigneur tout-puissant, Toi qui es pure miséricorde, accorde à Agnès la force de s'occuper de sa maison, qu'elle la transforme en foyer de lumière et d'amour. Donne-lui courage et patience, apprends-lui, comme la Très Sainte Vierge Marie l'a fait avec son fils bien-aimé, à chérir ses enfants et à les faire grandir dans la foi, et dans Ton infinie bonté, apprends-nous, à nous pauvres pécheurs, le sens du devoir. *Amen...* »

J'étais totalement interloquée, et je n'ai pas osé dire un mot. Je suis restée plantée devant la porte vitrée du salon, ne sachant pas si je devais partir, me cacher pour ne pas les gêner et leur donner l'impression que

je les espionnais dans un moment intime, ou au contraire me manifester. J'ai été baptisée et j'ai fait ma première communion, c'est ma mère qui voulait faire tout ça, par superstition j'imagine plus que par conviction, pour que je sois bien « protégée au cas où », mais ce qui est sûr, c'est que je ne m'étais jamais retrouvée en cercle à genoux avec mes parents, du coup j'étais un peu perdue sur ce qu'ils faisaient. Dans le doute, je me suis tue.

Ils ont tous répété « *Amen* », le père a donné une pichenette en souriant sur la tête du garçon à côté de lui, il s'est levé, a tendu la main à sa femme pour l'aider à se relever et, ensuite, tous les autres se sont mis debout.

C'est à ce moment qu'ils m'ont vue. J'ai bredouillé :

« Pardon, je ne voulais pas vous déranger... Je suis la baby-sitter, c'est l'agence des Lutins qui m'a demandé de venir... Pour garder les petits. Ils m'ont demandé d'être très à l'heure, alors je me suis permis d'entrer, comme personne ne répondait...

— Ah ! Manon... n'est-ce pas ? a dit le père en s'avançant. Je le sais, je vous ai choisie à cause de votre prénom.

— C'est gentil, merci.

— Je ne sais pas ce qu'il y a de gentil là-dedans. Vous étiez la seule de la liste à avoir un prénom catholique. Et j'étais pressé. Je me suis dit que c'était une garantie suffisante. »

Il m'a dévisagée avec les sourcils froncés, comme si quelque chose dans ma tenue clochait. J'ai tiré sur mon pull instinctivement pour le rallonger au cas où. L'homme était très grand, aussi grand que mon père

qui est basketteur, ce qui est rare, et ça m'a frappée. Une espèce de carrure de géant qui se déplaçait quand il s'est relevé. Sous son allure de banquier austère, avec son costume sombre, sa cravate rouge serrée comme une corde à son cou, et sa raie impeccable sur le côté, on devinait un homme athlétique et fort. Il était beau, sans doute, mais je ne sais pas... rigide disons. Il a hoché la tête d'un air dubitatif en faisant tourner d'un geste nerveux la chevalière à son doigt, puis il a continué :

« Je vous présente mon épouse, Agnès. Elle va vous expliquer votre travail. Je compte sur vous pour être irréprochable. Nous avons besoin d'aide trois heures chaque soir à partir d'aujourd'hui. De la sortie des classes au coucher des plus petits. »

La femme m'a souri gentiment, un bébé dans les bras et une tache de purée au niveau de la poitrine. Elle s'est approchée et a murmuré : « Ce n'était pas la peine de venir, je l'ai dit à Thierry, je peux très bien me débrouiller toute seule, ça va mieux maintenant. Mais il n'en fait qu'à sa tête... Venez, je vais vous montrer la maison et vous présenter les enfants. Vous allez voir, il y en a beaucoup, mais ils sont très sages. »

La maison était grande, joliment décorée, avec des peintures à l'ancienne partout sur les murs, des rideaux à rayures et des meubles d'époque compliqués, et dans un désordre effroyable : on enjambait des cartables et des manteaux un peu partout. À l'entrée il y avait une grande caisse en bois avec des dizaines de paires de bottes en caoutchouc, toutes les mêmes, jetées en pagaille dedans, des chaussons en tas à côté, et des trottinettes éclafoirées près du mur. La cuisine n'était pas mieux rangée, avec des pots de confiture encore ouverts, des miettes de pain recouvrant la table et une

chaise renversée. Je l'ai remise droite tandis que la femme m'expliquait d'un geste las où se trouvaient les choses dans les placards.

« On fait toujours simple pour le dîner des enfants. Une soupe maison, une quiche, un gratin de légumes, ce genre de choses. Vous savez cuisiner ?

— Euh, pas très bien, j'en ai peur », ai-je répondu.

C'est vrai, sorti des pâtes bolo et des croque-monsieur, j'avais une alimentation assez... industrielle, disons.

« Vous pourrez utiliser ma bible de cuisine », dit-elle en me montrant un livre qui tombait en ruine, taché de graisse avec un reste d'épinards collé sur la couverture. « C'est là-dedans que j'ai tout appris. Moi non plus, je ne savais pas faire cuire un œuf avant d'épouser Thierry. Mais il a bien fallu que je m'y mette... Les femmes aux fourneaux, les hommes au boulot, c'est la tradition dans sa famille, que voulez-vous, et ce qu'un Leprince veut... Dieu le veut ! Avec un peu de bonne volonté et en y mettant du cœur, on y arrive, vous verrez... »

J'ai cru qu'elle allait se mettre à pleurer. Pour une histoire d'œuf. Quand même... Ça m'a refroidie. J'ai souri malgré tout, gênée devant la larme qui perlait à ses yeux, mais la perspective de faire à manger pour cinq enfants, trois fois par semaine, me rendit tout à coup sceptique sur ma capacité à prendre ce job. Si elle, elle n'y arrivait pas, je ne vois pas comment moi j'allais m'en sortir. On a fait un crochet par la lingerie. Vision cauchemardesque.

« Je n'ai pas eu le temps de faire tourner les machines, pardon, je suis désolée. Je ne suis rentrée de l'hôpital qu'hier et quand je ne suis pas là, la maison

s'arrête, Thierry n'aime pas trop s'occuper des tâches ménagères... Mais dans le fond, ce n'est pas plus mal. Comme ça, je vais pouvoir vous montrer comment ça marche. Il faudra faire bien attention au linge ancien, d'accord ? Les draps en lin viennent de la famille de Thierry, et il y tient beaucoup. Il y a leurs armes brodées dessus.

— Leurs armes ? » J'étais sciée. « Pour quoi faire ? »

Elle étouffa un petit rire, et m'expliqua :

« Leurs armoiries de famille, si vous préférez. Leur blason, quoi. Autrefois, la mariée apportait ça dans sa dot. Mais dans ma famille, on n'avait pas ce genre de choses, alors ma belle-mère a donné ses propres draps à Thierry le jour de notre mariage, pour compenser en quelque sorte. Et maintenant, ce sont nos draps. On ne dort que dans ceux-là. Souvenez-vous-en, sinon Thierry serait bien capable de vous faire défaire et refaire le lit...

— Ah... Je devrai faire le ménage aussi ?

— À terme, oui, j'imagine. »

À terme ? Comment ça « à terme » ? À terme de quoi ? Je n'aimais pas trop la direction que tout ça prenait, ou alors il allait falloir revoir le tarif horaire. Il fallait que j'en parle avec l'agence ce soir.

On continua la visite, et alors qu'on s'apprêtait à monter à l'étage, on entendit le bébé pleurer dans la cuisine. Agnès l'avait installé dans sa chaise haute pendant qu'elle me montrait où se trouvaient les choses. Je me suis arrêtée, l'ai regardée en souriant en disant : « Je crois qu'il y a le petit qui pleure.

— Oui, oui, c'est normal. Elle pleure beaucoup pour une dernière, je ne comprends pas... J'ai dû lui manquer pendant mon hospitalisation. »

Et puis elle s'est arrêtée de parler, comme si elle réfléchissait, les bras ballants, le long du corps.

« J'espère que vous allez mieux surtout, c'est ça qui compte, j'ai dit, histoire de combler un vide qui devenait encombrant.

— Oh... ça finira bien par aller, je n'ai pas le choix de toute façon. Mais je crois malheureusement qu'il y a des choses qu'on ne peut pas soigner à l'hôpital... » Son regard s'est perdu, et elle a continué : « Des rêves qui se sont évaporés... Des ambitions qu'on a oubliées... Mais tout ça n'est rien par rapport au fait d'avoir une belle famille, n'est-ce pas ? dit-elle dans un soupir fatigué.

— C'est sûr », j'ai répondu, un peu déstabilisée.

Je m'attendais à ce qu'elle aille chercher le bébé, mais elle a commencé à monter l'escalier et la petite s'est mise à pleurer plus fort.

« Vous voulez que j'aille la chercher ? j'ai proposé.

— Ce n'est pas la peine... Comme vous voulez. On peut la laisser aussi, elle ne risque rien, vous savez... Bon... dit-elle en me voyant changer de direction. Je vous attends sur la marche. C'est que je suis encore si fatiguée... »

Je suis repartie vers la cuisine. La petite était rouge de colère, elle hurlait à présent, sa petite main tremblante crispée sur un morceau de pain qu'elle brandissait comme une épée. Je me suis approchée d'elle tout doucement en lui murmurant des mots doux, je l'ai détachée et prise dans mes bras. Elle s'est calmée aussitôt. Elle hoquetait encore tellement que ça lui faisait tourner la tête par secousses. Il fallait la changer en tout cas. Elle était trempée. J'ai remonté la manche de ma chemise, et je l'ai portée à sa mère. Elle a soupiré en nous voyant arriver, la petite a tendu les bras

vers elle, « Plus tard ma chérie, plus tard, Maman n'a pas la force, là... », puis elle s'est retournée et a monté les marches. Sa jupe plissée bordeaux lui battait les talons dans un petit bruissement synthétique, et elle s'agrippait à la rampe d'escalier comme si elle craignait de tomber. Chaque marche semblait lui coûter un effort monumental. Elle a fait une pause devant la première chambre, pris une longue bouffée d'air comme avant une plongée en apnée et a ouvert la porte.

« Ici, c'est la chambre de Luc, c'est écrit dessus. Il y a leurs noms sur toutes les portes, comme ça, vous ne vous tromperez pas. C'est mon aîné. Il est né neuf mois jour pour jour après notre mariage. Ma belle-mère était ravie : Thierry avait un héritier ! Je crois d'ailleurs qu'elle a commencé à m'aimer un petit peu ce jour-là... Luc, je te présente Manon, c'est elle qui va venir vous chercher à l'école et s'occuper de vous à partir de maintenant. Tu dis bonjour ? »

Le garçon était allongé par terre en train de jouer aux Lego. Il avait construit une sorte de château magnifique, avec un pont-levis, et il avait installé ses petites voitures tout autour. C'était vraiment bien. Il a soufflé, visiblement pas content d'être interrompu, mais il s'est levé pour venir me serrer la main. J'ai ri, et je lui ai dit :

« Tu peux m'embrasser, tu sais. Il est incroyable, ton château. On jouera ensemble tout à l'heure si tu veux, j'adore ça moi aussi.

— Merci madame. Mais c'est pas la peine de jouer avec moi. Personne ne sait jouer comme il faut.

— Ah bon ? Je suis sûre que moi je sais jouer, tu verras ! J'ai deux sœurs, et avec elles on a construit des villes entières de Lego, tu sais...

— C'est bon, je peux y retourner maintenant ? » demanda-t-il en regardant sa mère, les mains croisées dans le dos, comme s'il était au garde-à-vous ou quelque chose comme ça.

Sa maman fit un geste de la main. « Et tu me rangeras tout ce bazar avant de passer à table ! Si Papa monte et voit ta chambre dans cet état, tu risques de le regretter. Tu sais ce qu'il dit : la propreté d'une maison est le miroir de l'âme des gens qui l'habitent... »

Elle me regarda, gênée. « Vous devez vous dire que mon âme est bien sale après avoir vu ma cuisine... » J'ai éclaté de rire : « Ah mais si vous aviez vu la mienne, vous seriez rassurée ! Mais ne vous inquiétez pas, j'ai vite ajouté en ayant eu le sentiment de faire une énorme gaffe, je rangerai la cuisine et les chambres chaque soir. Ma mère nous a toujours demandé de le faire à la maison, j'ai l'habitude. » Je ne voulais pas lui donner l'impression que je n'allais pas être capable de m'occuper de son ménage. Si l'agence acceptait de me payer un peu plus, je ferais le ménage avec plaisir.

Luc était déjà reparti à ses Lego et il ne nous adressa plus la parole. Sur la porte de la chambre d'à côté il y avait un petit écriteau peint à la main, « Gabrielle et Blandine », avec des cœurs à la place des points sur les *i*. Le bébé, toujours dans mes bras, s'était calmé, mais il commençait à peser lourd et à sentir mauvais.

« Je crois que ce serait bien si on changeait la petite, elle est toute mouillée... Je peux le faire si vous voulez, j'ai proposé, comme ça, je vous montre comment je m'y prends, ça vous rassurera.

— Je vais d'abord finir de vous présenter les enfants, et ensuite vous lui donnerez son bain pendant que j'irai me reposer cinq minutes, ça vous va ? Vous

savez, c'est fou le nombre de couches par jour qu'on doit mettre à un bébé. On vient à peine d'en remettre une qu'il faut à nouveau en changer. J'ai l'impression de n'avoir fait que ça ces dix dernières années. Changer des couches... Si on m'avait dit... »

Elle parlait d'une voix douce et marchait sans faire de bruit, comme si elle volait légèrement au-dessus de la moquette. Elle était plutôt jolie, blonde, fragile et toute menue, la peau presque transparente, et son joli regard bleu flottait avant de revenir vous observer comme si elle vous découvrait pour la première fois. Elle me prit le bébé des bras et ouvrit la porte de la chambre des filles. Elles étaient à deux sur un bureau qu'elles partageaient, appliquées à faire leurs devoirs. En nous entendant, la plus grande s'est levée et est venue m'embrasser tout de suite : « Bonjour, Manon ! » et après m'avoir inspectée quelques secondes, elle rendit son verdict : « T'es drôlement belle, dis donc. Tu voudras bien jouer avec moi quand t'auras fini ton travail ? Blandine et Maman disent que je les embête avec mes jeux, et du coup, je m'ennuie un peu le soir... » J'en ai conclu que c'était Gabrielle. Je l'ai aimée instantanément. Son regard franc, ses petites dents blanches, ses minuscules mollets de coq et sa frange brune, « une petite vite tournée » aurait dit ma grand-mère. Le courant entre nous est passé tout de suite. « Et comment tu sais comment je m'appelle ? lui ai-je demandé en m'agenouillant pour me mettre à sa hauteur.

— Parce que j'ai entendu Papa et Maman se disputer à cause de toi ce matin.

— Gabrielle, enfin... ! » lui dit sa mère. Et s'adressant à moi :

« Je suis désolée, quand Thierry est fatigué, il a tendance à se fâcher un peu vite, il travaille énormément... Et il n'aime pas le désordre. Je fais très attention à ne pas l'éner... à le préserver, lui éviter mes soucis domestiques, le pauvre, il a déjà tellement de pression au bureau... Nous n'avons décidé que ce matin de prendre une baby-sitter. Il dit que sinon, je vais y laisser ma peau... Et que si je refuse, il se débarrassera de moi pour en prendre une plus efficace ! C'est une blague, bien sûr... »

— C'est évident que cinq enfants en bas âge, c'est du boulot ! j'ai répondu en riant. Je suis contente de venir vous aider un peu ! Ils ont quel âge, tous ? »

Blandine, l'autre petite, s'est retournée, agressive :

« "Ils" ont dix, neuf, huit, trois et un an. Moi je suis le huit. Gaby le neuf. Et la petite là, c'est le un. Mais ça, ça se voit, non ? »

Puis elle s'est retournée vers son bureau. Je me suis dit qu'elle avait dû se faire gronder avant que je n'arrive et que c'était la raison pour laquelle elle ne parlait pas gentiment. « Tu fais plus grande que ton âge en tout cas... » Pas de réponse. Puis Agnès m'a emmenée dans la nursery où la photo d'une gamine rieuse était punaisée sur la porte avec « Constance » écrit en lettres de bois. Un lit à barreaux à gauche, un petit lit d'enfant à droite, et au milieu un tapis épais recouvert de jouets, de peluches. J'ai reconnu l'enfant de la photo aussitôt. La petite Constance était assise là, au milieu, sage comme une image dans sa robe à fleurs, minuscule, essayant de faire rentrer un cube dans une tour percée qui n'acceptait que les ronds. Concentrée, elle réitérait son geste consciencieusement, sans s'énerver, précise mais têtue. Agnès

s'est illuminée d'un coup à sa vue, elle a posé le bébé par terre sur le ventre, et s'est accroupie à côté de Constance, l'embrassant sur la tête en fermant les yeux, comme si elle voulait aspirer son odeur à pleins poumons. Elles ont commencé à jouer toutes les deux, le reste du monde semblant avoir cessé d'exister. Sans parler, elle a attrapé des ronds sur le tapis, et elle lui a montré comment les introduire dans la tour. Elle a guidé sa petite main, lui a montré la forme, qu'elle lui a fait comparer avec le cube, puis elle l'a regardée faire en souriant, l'encourageant d'un regard, d'une caresse sur son dos : « C'est bien ma chérie, c'est très bien. Tu comprends tout, toi... » Agnès semblait partie dans un monde parallèle, les yeux rivés sur sa fille, sans pour autant paraître la voir.

Je n'ai pas osé les déranger, alors j'ai pris la petite-sans-nom et je l'ai installée sur la table à langer. Audessus de son berceau avait été accroché un crucifix naïf peint en violet, avec la mention « Dieu t'aime » sur la barre horizontale de la croix. J'ai commencé à la changer, mais vu l'étendue du désastre dans sa couche, je me suis dit qu'il valait mieux aller la baigner directement. La mère et la fille continuaient de jouer, comme si elles m'avaient exclue de leur champ de vision. J'ai emmaillotté le bébé dans sa serviette, et j'ai poussé la porte d'à côté, coup de bol c'était la bonne, et je l'ai baignée comme j'ai pu, rangeant sur les étagères les bateaux Playmobil et les Barbie décapitées qui gisaient au fond de la grande baignoire de leur salle de bains dans des auréoles de savon mal rincé. C'était une gentille petite fille, ronde et douce, qui ne lâchait pas mon regard, comme si elle était inquiète de se prendre un jet d'eau glacé par surprise. Gabrielle

est entrée à ce moment-là comme une tornade. « Mathilde-chou ! C'est qui mon bébé ? ! » et la petite s'est mise à gazouiller instantanément. On a fini de la baigner toutes les deux, Gabrielle était drôle, bavarde, essayant de m'expliquer tout ce que j'aurais à faire dans la maison, les choses faciles comme préparer le goûter, et les choses plus compliquées comme baigner les petites tout en ayant déjà préparé le dîner et mis le couvert. « Maman dit que c'est le coup de feu du soir, l'heure la plus dure où tout doit être fait en même temps pour tout le monde à la fois. Elle déteste ce moment, je crois que c'est ça qui l'a fatiguée... Mais Papa dit qu'avec cinq femmes à la maison, il ne voit pas pourquoi on n'y arriverait pas. Il ne demande jamais rien à Luc. Parce que c'est le seul garçon. » Ça m'a fait rire qu'elle ait une opinion sur ce genre de sujets. On a ramené le bébé Mathilde dans sa chambre.

Et là... J'ai trouvé Agnès en larmes sur le tapis, la petite Constance dans ses bras, et le père debout devant elles qui disait : « Mais calme-toi enfin, calme-toi... » Il avait l'air déboussolé, il remettait sa mèche en place de manière mécanique, et se tapait la paume de la main avec son poing fermé, et elle, elle pleurait vraiment. Et moi je ne savais plus où me mettre. Alors, j'ai fait comme si de rien n'était, comme si je n'avais pas vu, et j'ai habillé le bébé sans me tourner vers eux, en prenant dans les tiroirs ce que je trouvais. Ils sont restés là, tous les trois, finalement enlacés assis par terre, à se murmurer des choses inintelligibles et à renifler. Gabrielle m'a fait un geste, j'ai pris Mathilde avec moi, et je l'ai suivie à la cuisine. Elle n'a rien dit, pas commenté, pas donné de mode d'emploi ni

d'explication cette fois, et on a juste discuté du menu à faire. J'ai opté pour des coquillettes-jambon, et j'ai commencé à ranger la cuisine pendant que l'eau chauffait.

Quand Agnès m'a rejointe, elle s'est servi un verre de vin, comme si rien d'incongru ne venait de se passer, s'est assise sur une chaise à côté du bébé Mathilde pendant que je continuais à m'activer, et elle a commencé un long monologue : « Vous verrez, je suis sûre que ça se passera bien. Luc est une tête de pioche, il se croit déjà grand mais c'est un cœur d'or. Très serviable. Mais pas très sociable sans doute. Vous n'aurez pas de problème avec lui. » Ses yeux repartirent dans le vague un instant, puis elle continua : « Quant aux deux grandes filles, peut-être que vous l'aurez même déjà remarqué, elles sont aux antipodes l'une de l'autre, c'est étonnant ! Une brune, une blonde. Une optimiste, une pessimiste. Une forte, une plus fragile. C'est comme si elles avaient pris chacune nos défauts et nos qualités et se les étaient partagés équitablement mais sans jamais les mélanger. Enfin, elles ont le temps de changer... Quand j'avais leur âge, j'étais très différente de ce que je suis devenue aujourd'hui. J'étais encore gaie comme un pinson, aventureuse... Mes parents étaient sûrs que je serais présidente de la République un jour, ils disaient toujours : "Tiens, voilà madame la présidente !" en me voyant arriver quelque part... Les gens changent beaucoup avec le temps, vous ne trouvez pas ? Moi en tout cas, j'ai beaucoup changé, je ne m'y attendais pas... » Elle marqua une pause, regarda son bébé qui mâchouillait gentiment son bout de pain, et continua : « Et puis ensuite, il y a Constance... Un cadeau du ciel. Elle

est venue pile au bon moment. Vraiment, je le pense. Elle est tellement... vive. Et sensible. Intelligente surtout. Il faut lui donner beaucoup d'attention, d'amour, de tendresse. Vous vous souviendrez bien de tout ce que je vous raconte, n'est-ce pas ? C'est important, tout ça, pour bien les comprendre, pour bien s'en occuper. Constance particulièrement.

— Et Mathilde ? j'ai demandé en finissant de mettre le couvert.

— Ah, ma Mathilde... Elle est encore trop petite pour savoir. C'est un bébé. Sorti des couches et des câlins, il ne se passe pas encore grand-chose, vous savez. C'est plus tard que ça vient... Elle est jolie, n'est-ce pas ? Je ne me lasse pas de la regarder... Sa fossette, là, ça m'émeut aux larmes parfois. Ce sera mon dernier bébé, je n'en veux plus, je n'en peux plus... »

Elle a fini son verre de vin d'un trait et s'en est servi un autre. Puis les enfants sont venus à table, c'était un bazar chaleureux et plein de vie, ça m'a rappelé chez moi quand on était petites. Le père n'est venu qu'à la fin du dîner, pour me serrer la main. Il s'était changé, il avait noué un pull sur ses épaules et enfilé des mocassins, et il a dit aux enfants, qui s'étaient tus instantanément, sans les regarder : « Vous débarrassez le couvert et vous montez dans vos chambres ; dites au revoir à Manon. » Il a voulu me donner de l'argent directement, et je lui ai expliqué qu'il fallait passer par l'agence. Il a pris mon numéro de téléphone, et a dit qu'il me recontacterait pour me confirmer le planning définitif. C'est lui qui s'en chargeait visiblement.

La Belle Famille

Agnès m'a raccompagnée à la porte, elle me tenait les mains, elle était intense, c'était un peu gênant même.

« Si vous avez des questions, n'hésitez pas à m'appeler. Avant samedi surtout, ce serait mieux, parce que ensuite je ne serai plus disponible. Ça va aller ?

— Aucun problème, ils sont adorables et super bien élevés. À la semaine prochaine, alors ! »

Et je suis partie.

Chapitre 3

THIERRY LEPRINCE, novembre 2002

*Ô Seigneur,
Aie pitié de moi. Guide mes pas dans ces ténèbres qui
m'accablent. Éloigne de moi la violence et la haine.
Mon Dieu,
Protège-moi de moi-même. Aide-moi. Je suis perdu !*

Pardon mon amour pour tout le mal que je t'ai fait.
Pardon, pardon, pardon.

Je donnerais n'importe quoi pour revenir en arrière. Pour te faire revenir. Tout effacer, tout recommencer.

Je suis devenu fou. Je n'arrive pas à repenser à ce matin-là sans sentir ma poitrine qui se déchire. Je vois ton reflet dans toutes les fenêtres de la maison, je sens ton odeur. Ta vision me hante.

Je ne peux pas expliquer ce qu'il s'est passé. Comment a-t-on pu en arriver là, comme ça ? Il n'y a pas de mot pour décrire ce que j'ai ressenti, la violence intérieure. La panique. L'état de choc.

Ils ont fini par débarquer à la maison en force. Le SAMU, les pompiers, les policiers, tous criant des ordres, claquant des portes, envahissant l'espace.

Ils m'ont immédiatement isolé dans une pièce à part. Ils m'ont interdit de te toucher, ils ont enfilé des gants de plastique pour mettre nos habits de la veille dans un sac pendant que d'autres te hissaient sur un brancard et te branchaient des tuyaux, alors que c'était trop tard. Ça, je le savais, j'étais là ! Ça m'a rendu fou de les voir s'activer autour de toi, toi et moi ça ne pouvait pas finir de cette façon-là, c'était forcément un malentendu, alors je me suis débattu, je voulais voir ton visage une dernière fois, m'excuser. Ils m'ont repoussé violemment. « Calmez-vous, monsieur, ou sinon c'est nous qui allons vous calmer ! Vous n'ignorez pas qu'on pourrait soupçonner ici un cas de violence conjugale ? Alors, un conseil, n'aggravez pas votre cas ! Écartez-vous, et laissez-nous faire notre travail ! » Si tu avais vu leur regard en me disant ça, j'ai cru devenir dingue... J'ai pris sur moi, je me suis poussé. Et tandis qu'ils t'emportaient en ambulance, toutes sirènes hurlantes, ils m'ont emmené au poste directement pour m'interroger. Je n'ai pas pu te dire au revoir. Ni te demander pardon.

Ils ont fini par me laisser partir en fin de journée. Ils n'ont rien pu prouver. Évidemment.

J'étais épuisé. J'ai tout de suite appelé Maman en sortant du commissariat. Au début, les mots avaient du mal à sortir, ils étaient comme coincés au fond de ma gorge, la violence de ce que j'avais à dire était trop intense. Et puis je lui ai craché la vérité, il fallait que ça sorte, j'ai éructé des mots horribles, des mots qui restent. Elle ne m'a posé aucune question, comme si elle avait toujours su que ça nous arriverait. « Ressaisis-toi, Thierry, immédiatement, m'a-t-elle ordonné. Rentre chez toi et ne parle à personne,

laisse-moi le temps de réfléchir à quelque chose de sensé à dire aux gens. » Rigoureuse comme toujours, elle a aussi tout de suite pensé aux détails pratiques et m'a dit qu'elle allait tout organiser avec Oncle Thaddée pour l'enterrement. Qu'il serait sans doute d'accord de célébrer la messe, il suffisait de rester discret. Son sang-froid m'a glacé, même si je savais qu'elle avait raison. Elle m'a conseillé de ne rien dire encore aux enfants, le temps de décider de la version des faits qu'on leur raconterait.

Je ne suis allé les chercher aux Grands Chênes que le lendemain. On leur a annoncé à ce moment-là. Maman avait eu raison, en retardant de vingt-quatre heures ce que j'avais à leur dire, j'avais eu le temps de me ressaisir, de me composer un visage moins tétanisé d'angoisse, de bien me souvenir de tout ce qu'il s'était passé pour ne rien leur raconter d'absurde. Car il était évidemment hors de question de leur dire la vérité.

Je suis arrivé vers midi au château, et nous les avons rassemblés dans le grand salon. Maman était nerveuse, Papa tendu, et moi j'étais encore sous le choc. Mathilde, notre dernière, s'est mise à pleurer instantanément, comme si elle sentait que ce qu'on allait lui dire était irréversible. Que le mal qu'elle aurait dans une minute ne serait que le début d'une maladie vicieuse qui ne la quitterait plus jamais. Un mal qui allait lui coller à la peau, se fondre en elle jusqu'à s'inoculer dans chacune de ses respirations. Un mal qui allait tous nous engloutir à jamais et dont personne n'allait se relever intact. Ses pleurs m'ont agacé. J'étais perdu. Il a fallu attendre de la calmer avant de pouvoir parler, il y avait une tension palpable dans la pièce. C'est Gaby qui a fini par la prendre sur ses genoux.

Et je leur ai dit l'indicible.

Ça n'a pas duré longtemps.

J'ai trouvé des formules, des circonlocutions. J'ai expliqué que leur Maman nous avait quittés, qu'elle était partie d'un coup, sans souffrir, mais qu'elle nous regardait de là-haut, qu'elle nous protégeait et nous protégerait toujours, et qu'on la retrouverait à la fin des temps. Que le Bon Dieu l'avait choisie pour être à ses côtés, parce qu'elle était tellement gentille qu'Il en avait eu besoin pour Lui. Je ne me souviens plus exactement de ce que je leur ai dit, mais en gros, c'était dans cet esprit-là. Ça a été rapide.

On a dit un *Ave Maria* tous ensemble face à la Vierge du salon, et nous sommes partis. Maman leur avait préparé un pique-nique pour la route. Elle avait mis des friandises pour leur remonter le moral. Mais ça n'a pas marché.

En arrivant à la maison, ils se sont couchés gentiment. Pas de cris, pas de drame. Ils se sont lavé les dents sans un mot. Je suis allé les embrasser chacun à leur tour. Luc mutique, raide comme la justice dans son lit. Allongé tout droit, les mains jointes, le regard au plafond. Je me suis assis au bord de son lit : « Il va falloir être fort, mon grand. Montrer l'exemple à tes sœurs. Ne pas pleurer. Être un homme. » Il m'a regardé droit dans les yeux : « Oui, Papa, je te promets. » Il n'a pas cillé, pas pleuré. Je lui ai posé un baiser sur le front, et j'ai murmuré : « Je suis fier de toi, tu es mon fils unique, je compte sur toi, c'est toi qui reprendras le flambeau le moment venu... » Les grandes s'étaient mises dans le même lit, blotties l'une contre l'autre. Je n'ai pas eu le courage de les séparer même si je n'apprécie pas ce genre d'intimité en

famille. Je les entendais renifler sous la couverture. On s'est serrés tous les trois sans rien dire. Leurs petits corps minces tremblants dans leurs pyjamas à motifs, les cheveux en bataille et les yeux rougis d'avoir été trop frottés. Quant à nos deux petites, elles dormaient quand je suis allé les voir. Gaby avait dû les coucher pendant que je sortais les sacs de la voiture. Tétine et doudou dans la bouche. Innocentes, pures. Préservées. Constance m'a entendu, elle a ouvert ses grands yeux et m'a demandé d'une voix pleine de sommeil : « C'est dans longtemps la fin des temps ? », et je l'ai rendormie d'une caresse sur les cheveux. « Non, mon ange, ce n'est pas dans longtemps, rendors-toi. » Que voulais-tu que je lui dise ? Elles n'ont sans doute pas compris ce que j'avais expliqué. Trois ans et un an. Tant mieux, le plus tard elles comprendront, le mieux ce sera.

Je n'ai pas osé retourner dans notre chambre. Ton absence prend déjà tout l'espace.

Alors, j'ai eu besoin de faire le vide, d'oublier tout ce cauchemar car rien de tout ça n'aurait dû arriver. Je t'aimais bien trop pour ça. J'ai pris la petite voiture. L'Alfa Romeo que je me suis achetée après la naissance de Mathilde pour nous remettre. Et j'ai conduit. Comme un fou. Je l'ai poussée au-delà de ses limites. Presque au-delà des miennes. J'ai fait hurler le moteur, rien ne pouvait m'atteindre ni me détruire. J'étais invincible, tu étais morte, je n'avais plus rien à perdre, l'avenir ne pouvait que m'éclater au visage. Je conduisais, et je la sentais nerveuse sous mes pieds, réactive, attentive. Plus j'accélérais, plus le bruit dans ma tête devenait étouffé et se calmait. Je ne sais pas combien de temps j'ai conduit comme ça. J'ai pris les petites

La Belle Famille

routes vers Sarrebourg, tu sais, celles qui serpentent entre les vignes, si étroites qu'on peut à peine s'y croiser. J'ai éteint les phares, j'ai fait le noir en moi et autour de moi. Il n'y avait que ce bruit du moteur qui m'envahissait et me remplissait. Et toi. Toi partout. Toi omnisciente. Omniprésente. Toi, mon Éternelle.

Chapitre 4

MANON JACKSON, novembre 2002

Le pire coup de fil de ma vie.

J'étais revenue à Dijon voir les parents pour le week-end et, comme Daddy avait gagné son match, il y avait des discussions dans l'air pour savoir s'il allait encore changer de club ou non. Changer de club voulait dire déménager. Maintenant qu'ils étaient séparés avec Maman, ça ne voulait pas forcément dire que tout le monde devait bouger, mais comme ils continuaient à se voir tout le temps et à prendre toutes les décisions ensemble, à leurs yeux, c'était une discussion à avoir en famille ; mes deux sœurs étaient radicales : c'était hors de question. Babeth arguait qu'elle était en terminale et que de toute façon, pour elle, c'était trop tard : l'année prochaine elle commençait sa fac de psycho à Strasbourg, et elle s'en fichait pas mal de savoir où Daddy allait habiter. Du coup, ç'a énervé Daddy qui lui a dit que si elle ne lui parlait pas plus gentiment, il ne paierait pas ses études, non mais sans blague... Et c'est parti en embrouille. Évidemment, je n'ai pas pu m'en empêcher, je m'y suis mise, rappelant au passage que lui et Maman trouvaient parfaitement normal de payer les études de mes sœurs,

alors que moi j'avais dû me débrouiller toute seule depuis mes seize ans. « Oui mais toi, ma chérie, m'a rétorqué Maman, solidaire de Daddy comme d'habitude, on te rappelle que tu es partie vivre avec ton copain à un âge où la plupart des filles sont encore dans les jupes de leur mère. C'était ton choix, pas le nôtre. Tu assumes. Et je te rappelle qu'à l'époque tu trouvais l'arrangement parfait. Tu es partie, tu t'es affranchie. Point à la ligne. Tes sœurs n'ont pas fait les mêmes bêtises que toi. »

Ce à quoi j'ai répondu que ç'avait été loin d'être une bêtise, qu'au moins comme ça, j'avais échappé à leurs interminables disputes précédentes à leur divorce qui avaient plombé l'ambiance à la maison et m'avait empêché, accessoirement, d'avoir une adolescence heureuse et sereine, et une confiance inébranlable en l'amour.

Bref. Les sempiternelles mêmes discussions. Toujours est-il qu'il fallait décider si Daddy devait accepter l'offre du club d'Auxerre ou non, parce qu'il était visiblement très clair que s'il bougeait, il considérerait que Maman et les filles devaient bouger aussi. Je ne suis pas sûre que tous les couples qui divorcent après trente ans de mariage restent aussi solidaires, et j'avais envie de leur rappeler qu'ils étaient séparés et qu'il serait bon pour leurs nouveaux compagnons respectifs de le voir sous cet angle-là aussi. Déjà que Solange, la compagne de Daddy, avait du mal à s'intégrer dans le paysage, ce n'était peut-être pas la peine d'en rajouter une couche. Je ne sais pas comment on s'était retrouvés dans une situation pareille : mes parents continuaient à s'aimer, même si c'était devenu complètement platonique, et ils prenaient toutes les décisions nous concer-

nant à deux, et ça ne posait de problème à personne, sauf peut-être à Solange qui aurait voulu que mon père s'affranchisse un peu plus de son « ancienne » famille. Comme si on pouvait avoir des anciennes et des nouvelles familles. On a une famille, point. Avec parfois des éléments nouveaux.

Quand on est tous allés voir nos grands-parents paternels à Seattle l'année dernière, on pensait évidemment que Solange serait du voyage. On ne la connaît pas trop encore, mais elle vit avec Daddy, donc pour nous, la question ne se posait pas. Et je dois dire qu'on a été bien étonnés quand elle a accepté de nous laisser tous partir sans elle. Elle a quand même accompagné Daddy à l'aéroport, et elle nous a dit au revoir à travers la fenêtre alors qu'on passait la sécurité tous les cinq. Je pense que l'image n'a pas dû être très agréable pour elle, et je comprends un peu quand même qu'elle demande sans arrêt à mon père des preuves concrètes de son amour, des trucs qui, à nos yeux, nous paraissent complètement nuls comme passer ses dimanches après-midi devant la télé à regarder une émission qui l'ennuie au lieu d'aller coacher les petits de la ZUP qui ne demandent que ça et qui, sinon, passent leur dimanche à caillasser des bagnoles. Bref.

C'est le meilleur été qu'on a passé depuis longtemps. C'était marrant d'entendre Daddy parler américain avec sa mère et ses frères, de faire des blagues mais le mieux c'est quand on est allés à Sacramento, dans le nord de la Californie, visiter son ancien club de basket. C'est là qu'on a tous réalisé le joueur que Daddy avait été. On a été accueillis par son ancien coach, Bob Rucksel, légende mondiale du basket,

2,08 mètres, et premier coach noir de l'histoire, une espèce de Mandela du sport. Et Bob se met à nous raconter toute l'histoire de Daddy : à 17 ans, mon père rejoint l'équipe des Kings de Sacramento, une grosse équipe dont les matchs sont retransmis à la télé et tout. Mais les résultats tardent à venir. Daddy est un *rookie*, comprendre un bébé, et il est stocké sur le banc des suppléants, il n'a pas fait ses preuves. Bob enrage, il veut des résultats, vite, sinon les sponsors vont partir. Alors il prend un risque inouï, un truc jamais fait à ce niveau de jeu, et il met Daddy-le-débutant sur le parquet, en attaque. Les résultats décollent aussitôt, Bob raconte que c'est grâce à Daddy que les Kings gagnent la saison. Mon père devient un héros national, on l'acclame, on parle de génie. Et ça recommence l'année d'après, et celle encore d'après, mais lors de la quatrième saison, en plein match, catastrophe : Daddy se blesse ; rupture du tendon d'Achille. Ça veut dire fin de saison, voire fin de carrière. À l'époque, la chirurgie des tendons n'était pas aussi aboutie qu'aujourd'hui, paraît-il. Bob l'envoie en Italie, à Montecatini, se remettre d'aplomb après son opération, loin des médias, et faire une cure de remise en forme. Or à cette époque, dans ce petit village italien, ont lieu les championnats du monde de pentathlon auxquels ma mère participe et que mon père va regarder, histoire de passer le temps entre deux séances de rééducation. Ma mère est pentathlète. Dit comme ça, on dirait une maladie, mais en réalité, c'est une sportive de haut niveau. Avoir une mère dont le job est de se battre en duel à l'épée, courir des marathons, nager, tirer au pistolet et monter à cheval, c'est quand même particulier ! Un genre de Calamity Jane

en Alsace... Bref, ils se rencontrent. Romance à l'italienne, dolce vita et tutti quanti... Et tout a changé. Daddy se rend bien compte qu'il ne pourra jamais plus jouer à un aussi haut niveau et, auréolé de son prestige américain, il se tourne alors vers l'Europe pour occuper un poste de coach dans un club en Division 1, et les propositions ont plu : on lui a offert Milan, Séville, Andorre, Varsovie, Munich. Mais il a choisi Dijon !

Dijon, 150 000 habitants, sa moutarde et ses maisons à colombages. Capitale mondiale du *nowhere*.

Dijon, sous-division de basket local. À cause de Maman. Il venait de la rencontrer et ils étaient tombés fous amoureux. Elle la pentathlète blanche alsacienne, lui le basketteur noir américain. Maman a dit qu'elle l'aimerait pour toute la vie, mais pas ailleurs qu'en Alsace. Dijon avait paru comme le meilleur compromis. Et il dit qu'il n'a jamais regretté, sauf quand il a commencé à la tromper, mais bon. Qu'il a sans doute fait le meilleur choix de sa vie. Voilà, ça, c'était mes parents. Comme Maman au bout de trois ans ne savait toujours pas dire bonjour en anglais, c'est lui qui s'est mis au français, et c'est dans cette langue qu'ils nous ont élevés. Il a gardé un petit accent que moi je n'entends plus mais qui fait craquer tout le monde.

Inutile de dire qu'on dénotait un peu en ville avec ce père de 1,97 mètre, noir d'encre, ma mère de 1,63 mètre, blanche choucroute, et leurs trois filles, café au lait, en grappe derrière eux au marché du dimanche matin. On ne passait pas franchement inaperçus, résultat, tout le monde nous connaissait. Mes sœurs et moi avons monté une équipe de basket féminine à l'école, chacune dans une catégorie différente,

et on avait des dizaines de copines. Enfance heureuse, parents sportifs, famille normale.

Mon téléphone a sonné en plein milieu de toute cette discussion de changement de club. Numéro inconnu.

« Manon Jackson ? Je suis désolé, je vous appelle tard... Il est tard, n'est-ce pas ? »

— Non, ça va. Qui est à l'appareil ?

— Pardon, bien sûr, excusez-moi... C'est Thierry Leprince. Vous êtes venue la semaine dernière à la maison.

— Bien sûr, oui, comment allez-vous ? »

Et là, j'aurais aimé être ailleurs, n'avoir jamais posé cette question, n'être jamais venue chez eux. Mon visage s'est décomposé, j'ai balbutié : « Je suis désolée, mon Dieu, c'est terrible... Dites-moi si je peux vous aider. Ah ?... C'est que je ne sais pas si... Oui, bien sûr, je vais réfléchir, je vais trouver une solution. J'attends votre appel », et j'étais si visiblement bouleversée que tout à coup, tout le monde s'est mis à me regarder. Mes sœurs, mon père, Maman, ils s'étaient tous tus et me fixaient d'un air inquiet.

Quand j'ai raccroché, j'ai balancé d'un seul trait :

« Elle est morte. D'un coup. Et le père me demande de venir garder ses cinq enfants à temps plein. Bientôt. Mais il ne sait pas quand. »

La tête de mes parents ! Ils se sont pris dans les bras comme si c'était à eux que c'était arrivé ! Ils se sont écriés : « C'est épouvantable, pauvre homme, que s'est-il passé ? » Mais moi, je ne savais rien de plus. Morte comment, morte de quoi, je n'avais osé poser aucune question. On a passé la soirée à parler de ça. On a émis toutes sortes d'hypothèses : elle était

peut-être décédée à cause de son séjour à l'hôpital, des suites d'une opération qu'elle aurait eue ? Ou bien morte d'une longue maladie, c'est pour ça que je l'aurais trouvée pâle, ou bien encore d'une crise cardiaque, d'une intoxication alimentaire, dans un accident de voiture, on a tout envisagé, même un meurtre ! Après, ils m'ont tous demandé de décrire Agnès, la mère, précisément : elle était blonde comment ? Pâle comment ? Légère sur la moquette, ça veut dire quoi, légère ? Elle était anorexique ? Alcoolique (j'avais raconté les verres de vin dans la cuisine) ? Ils m'ont demandé de raconter exactement mes impressions, est-ce que j'avais vu ou ressenti quelque chose le jour où j'y étais allée ? Est-ce que j'aurais pu m'en douter ? Est-ce qu'il n'y avait pas un indice, quelque chose qui aurait pu me mettre la puce à l'oreille ? « Rappelle-toi bien tout ce qu'elle t'a dit, elle a forcément dit un truc, fait allusion à quelque chose, non ? » Mais non, je ne voyais rien, pas d'indice. Ou alors si, à travers ce nouveau prisme, je trouvais que tout était un indice potentiel. Donc rien.

J'ai essayé de scanner de mémoire les quelques heures que j'avais passées chez eux, essayant de repérer des signes qui, dans le fond, n'existaient certainement que dans mon imagination, mais nous étions tous sous le choc, et il fallait qu'on trouve une explication. C'est terrible d'être face à une situation aussi dramatique, d'en avoir, à trois jours près, presque été le témoin, et de n'avoir rien à en dire. Je pense que le cerveau humain a besoin de rationnel, de concret, de quelque chose à quoi se rattacher pour accepter les faits, sinon ils restent abstraits et vides de sens. Alors, c'est ce que nous faisions, nous tentions de trouver du rationnel

dans ce drame. Je trouvais qu'elle m'avait parlé de Constance plus que des autres, que le lien qui les unissait semblait très fort, que la petite Mathilde la dévorait du regard, que Monsieur Leprince avait l'air d'être un homme bien en plus d'avoir de la prestance, qu'on sentait en lui le père de famille, responsable. Un Papa, quoi. Je l'avais trouvée fatiguée, bien sûr, mais sur le moment, ça m'avait paru normal : elle sortait de la clinique et c'est elle qui devait gérer toute la maison. Elle avait dit un truc du genre « l'hôpital ne peut pas soigner mes ambitions perdues », je ne me souviens plus exactement, mais ce ne sont pas des ambitions déçues qui tuent quelqu'un, donc on faisait fausse route. Et puis, dans le fond, qui ne serait pas épuisé avec cinq enfants en bas âge ?

S'est ensuite posée la question de savoir ce que je devais faire. Accepter l'offre de Monsieur Leprince ou non ? Et on a tous été d'accord : on ne pouvait pas le laisser tout seul, il avait besoin d'aide, ça se saurait si un homme comme lui pouvait gérer seul cinq enfants et un boulot. J'ai demandé ce que ça voulait dire « un homme comme lui », et Daddy m'a dit : « Un mec, quoi. » On a failli s'embrouiller encore, mais on a laissé nos revendications féministes sur le côté pour une fois. On a essayé de peser le pour et le contre, mais la décision s'est imposée assez rapidement. Je n'aurais qu'à suivre mes cours par correspondance au début, le temps que les Leprince, enfin je veux dire le temps que Monsieur Leprince trouve une solution pérenne. Les parents allaient écrire au proviseur de mon école et expliquer la situation. Très honnêtement, j'avais aussi besoin de cet argent. Un job à temps plein, c'est ce qu'il me fallait. Jérémy voulait